

sèmeion dans l'Évangile de Jean et surtout la puissance orale de l'Évangile dans les lettres de Paul. Il s'agit donc de discuter la place de l'audition dans la spiritualité. L'article de G. Hertz va tout à fait dans ce sens, en interrogeant le statut de l'ouïe chez Philon d'Alexandrie. Après avoir resitué ce sens dans la division entre partie divisible et indivisible de l'âme, elle montre ce que la mécanique de l'ouïe chez Philon doit au *Timée* de Platon. L'ouïe acquiert ainsi le statut de « sens philosophique ». Cependant, Philon manifeste sa méfiance devant les caractéristiques sensibles de l'ouïe, notamment le processus sensoriel et le rapport au temps et à l'espace, soulignant qu'il s'agit d'un sens féminin. Il exploite ainsi quelques épisodes vétérotestamentaires comme la tour de Babel et le décalogue pour justifier sa démarche. Au fond, la spiritualité introduit une forme de morale de l'écoute, comme le montre bien l'exemple des Cisterciens développé par M. Formarier. Ces derniers sont partagés entre une approche intuitive et une approche érudite de l'audition. Bons connaisseurs des textes des théoriciens antiques, ils développent néanmoins une conception inspirée de l'écoute. Si le rythme peut être trompeur, comme le montre Augustin, il peut néanmoins être d'un grand secours pour exposer un *exemplum* aux *indocti*, qui n'ont pas la même oreille que les *docti*. La dernière section consacrée à la reconstitution de l'ambiance sonore se concentre tout d'abord sur la figure de l'orateur dans le monde gréco-romain : après avoir situé la place de la voix dans l'éloquence, É. Salm expose les qualités attendues chez les orateurs. Elle rappelle notamment la différence aristoxénienne entre la voix parlée et la voix chantée, en montrant que l'orateur peut être critiqué pour une voix chantante. Les deux dernières contributions portent davantage sur les sons exogènes ou découlant d'échanges interculturels. Ainsi, A. Saura-Zieglmeyer présente les grandes lignes de son travail de doctorat sur le sistre gréco-romain qui s'appuie sur tous les types de sources (l'auteur devrait toutefois revoir les traductions souvent fautives pour le vocabulaire technique). Il s'agit donc essentiellement d'un état des lieux avant de plus amples investigations. Il en va de même de l'article qu'E. Galbois consacre à la coroplathie figurant des musiciens, où il s'agit principalement de défendre l'intérêt de ce type de représentation pour l'étude de la musique antique. On regrettera cependant qu'il n'y ait pas plus de références à la coroplathie de Grande-Grèce.

Sylvain PERROT

Serena BIANCHETTI, Michele CATAUDELLA & Hans-Joachim GEHRKE (Ed.), *Brill's Companion to Ancient Geography: The Inhabited World in Greek and Roman Tradition*. Leyde – Boston, Brill, 2016. 1 vol. XVIII-490 p., 20 ill. Prix : 162 €. ISBN 978-90-04-28511-8.

Le présent volume rassemble les essais de vingt et un spécialistes de la géographie antique, considérée ici dans sa sphère d'extension la plus large. Les différents contributeurs, réunis préalablement dans un colloque organisé à Zurich en septembre 2013, ne prétendent pas couvrir l'ensemble de la discipline, mais faire le point sur les connaissances acquises depuis les travaux d'illustres prédécesseurs, publiés à la fin du XIX^e siècle et durant la première moitié du XX^e siècle : c'est pourquoi ils ont non seulement abordé quelques auteurs et textes fondamentaux de la géographie antique, mais ont également analysé des domaines qui avaient moins suscité l'intérêt des

historiens de cette branche du savoir, comme, par exemple, l'onomastique de certaines régions, les frontières des États, le pythagorisme etc. Les 21 études sont regroupées en trois parties traitant respectivement de « la géographie avant la géographie », de « la géographie entre science et politique » et des « rebondissements géographiques ». La première partie comprend 6 études. Elle est inaugurée par une analyse d'Hérodote géographe, effectuée par Reinhold Bichler. Celui-ci analyse d'abord la position du Père de l'Histoire face aux géographes ioniens, ensuite sa dépendance à l'égard de l'information véhiculée par les Perses, enfin son attitude vis-à-vis des prétentions hégémoniques de l'empire perse, notamment dans l'établissement de ses frontières. Le chapitre 2 est une « thalassographie » élaborée par Pietro Janni, dont l'importance aux yeux des Grecs s'explique par le rôle de la mer en tant que facteur de délimitation de territoires, d'encouragement à la création d'agglomérations le long des côtes et dispensatrice de coordonnées, propres à assurer une localisation scientifique des territoires proches et lointains. Le chapitre 3, dû à Gianfranco Maddoli, porte sur le concept de « Magna Graecia ». Son auteur démontre que celui-ci n'intègre pas la Sicile dans sa sphère d'application, mais se réfère à une entité géographique précise, le sud de l'Italie, à une période déterminée. Car la Grande Grèce s'épanouit dans les décennies qui se succèdent entre la fin du VI^e siècle et la moitié du V^e siècle et qui voient l'expansion des Grecs dans le sud de l'Italie et l'arrivée de Pythagore et de ses disciples, à la recherche d'un lieu propice à la mise en pratique de leur vision de la société. Dans le chapitre 4, Giovanna Daverio Rocchi démontre la plasticité et la complexité de la notion de frontière : frontière géographique, frontière convenue, délimitant le territoire d'un État (d'une cité) par rapport à un autre, frontière mentale, superposée aux premières, qui distingue « soi » de « l'autre » alors que dans la vie réelle, l'espace des frontières est souvent un lieu de rencontre des cultures et un encouragement au métissage. Les chapitres 5 et 6 nous entraînent dans le sillage d'Alexandre le Grand. Hans-Joachim Gercke aborde l'épineuse question des intérêts géographiques de l'empereur, mis en avant dans les éloges qui lui ont été décernés. Le préceptorat d'Aristote permet, d'une part, de supposer l'acquisition par son élève d'une ouverture aux sciences et, en ce qui concerne la géographique, d'une compréhension des deux modes de représentation du monde sur des cartes réelles ou mentales : la représentation géométrique de l'œcoumène et le classement selon un itinéraire terrestre ou maritime. Les décisions prises par Alexandre à propos des étapes de la conquête attestent d'autre part chez l'empereur une influence réciproque de son désir d'accroître son empire et d'accroître le domaine du savoir géographique, tant au niveau pratique qu'au niveau théorique. De son côté, Veronica Bucciantini compare les œuvres – à travers les fragments conservés – de quatre compagnons d'Alexandre (Néarque, Onésicrite, Ptolémée Lagide, Aristobule) en ce qui concerne les descriptions du système hydrographique indien. Elle y analyse le poids de la tradition et celui de l'information de terrain. La deuxième partie de l'ouvrage regroupe, sous l'intitulé général « La géographie entre science et politique », douze chapitres consacrés respectivement à la science géographique (chap. 7 et 8), à la représentation gréco-romaine de l'horizon lointain (chap. 10 et 11), à la géographie politique à l'époque de l'empire romain (chap. 12 à 17) et à la science cartographique développée à Alexandrie (chap. 18). Le chapitre 7 permet à Michele R. Cataudella de confronter les approches d'Eudoxe de Cnide et de Dicéarque de Messine parce que ceux-ci

marquent un tournant dans la transformation engendrée par le passage de la terre-disque à la terre-sphère. Dans le chapitre 8, Serena Bianchetti analyse l'apport original d'Ératosthène dans la mesure de la terre et dans l'inscription de l'œcoumène et de ses régions sur une carte. Elle démontre également à travers les renseignements contradictoires et variés transmis à son propos que cette originalité valut à Ératosthène l'estime des uns et la réprobation, voire l'incompréhension des autres. Le chapitre 9, dont Klaus Geus est l'auteur, retrace l'activité foisonnante d'Hipparque, astronome qui fut amené à s'intéresser dans le cadre de cette discipline à la géographie mathématique. Analysant le traité « Contre la géographie d'Ératosthène » à travers les fragments qui nous en ont été conservés, il met en évidence les points de désaccord de celui-ci à l'égard de cet illustre prédécesseur. Abordant un aspect de l'horizon lointain des Grecs et des Romains, à savoir l'espace de la mer Érythrée, soit la partie occidentale de l'océan Indien, Didier Marcotte se livre dans le chapitre 10 à une étude comparative du traité « Sur la mer Érythrée » d'Agatharchide de Cnide, et du « Périple de la mer Érythrée » d'auteur inconnu, dont le propos et le contexte diffèrent sensiblement. Le premier, s'inscrivant dans la longue tradition des sciences de l'homme dans son environnement, s'adresse à des responsables politiques, désireux d'agrandir leur empire, tandis que le second est produit par un marchand pour des marchands et considère la mer Érythrée comme un espace de circulation des marchandises. S'appuyant sur son remarquable livre sur l'Éthiopie et l'Inde, Pierre Schneider en reprend les aspects essentiels à propos de la confusion antique entre ces deux entités dans le chapitre 11 : après avoir présenté des exemples significatifs de confusions, il démontre que celles-ci ne relèvent pas d'ignorances des Anciens, mais procèdent de leur perception particulière des extrémités orientales et méridionales de l'œcoumène, dont il analyse le fondement. Le chapitre 12, rédigé par Pascal Arnaud, fait le point sur les connaissances dont nous disposons à propos du travail de Marcus Vipsanius Agrippa dans le domaine de la géographie : notes (secrètes ?) et carte représentée sur un portique portant son nom. Il décrit d'abord brièvement les fragments dont nous disposons pour reconstituer son œuvre, puis s'efforce de déterminer à partir de ceux-ci le contenu, les sources, la date de rédaction, la vision du monde, la nature du travail et le but poursuivi. Le chapitre 13, dû à Anne Kolb, démontre l'intérêt des Romains pour une géographie pratique, destinée au pouvoir politique, militaire et administratif. En témoigne l'importance accordée à la mensuration de l'espace, attestée par le travail de délimitation de toutes espèces de territoires, par le réseau de voies de circulation instauré à travers l'empire, par la présence d'inscriptions sur des bâtiments vantant la construction de telles voies, celle de bornes milliaires et le nombre d'itinéraires rédigés pour rendre service aux voyageurs. Dans le chapitre 14, Francesco Prontera analyse la *Géographie* de Strabon, dont il cerne le propos et les buts : il passe en revue la représentation cartographique du géographe, sa manière de diviser les parties de l'œcoumène et les régions, les critères qui sous-tendent les descriptions et l'utilisation des sources (autopsie, culture livresque) ; il revient également sur le rôle conféré par Strabon à la géographie avant d'expliquer le peu de succès rencontré par l'ouvrage auprès du public auquel celui-ci était destiné. Le chapitre 15 est centré sur la question suivante : l'intégration du Pont-Euxin et des pays riverains dans l'empire romain a-t-elle modifié la représentation géographique de celui-ci ? La réponse d'Eckart Olshausen est négative : la région était connue

depuis six cents ans grâce à des récits mythiques et des manuels de navigation et les textes qui en rendent compte se contentent le plus souvent d'en reproduire les renseignements à travers des intermédiaires qu'ils ne mentionnent pas et dont l'œuvre a généralement disparu. Le chapitre 16, rédigé par Gonzalo Cruz Andreotti, traite de l'évolution de la représentation de l'Ibérie dans les ouvrages géographiques une fois que celle-ci est intégrée dans l'orbe romain : de mythique et héroïque qu'elle était, elle devient une terre à conquérir et à administrer, dont on souligne les forces et les faiblesses dans un moule hérité des Grecs. Avec le chapitre 17, nous décryptons le cas « Solin », dont les *Collectanea* ont été injustement considérés comme l'ouvrage d'un compilateur de Pline dépourvu de talent. Kai Brodersen lui rend justice en montrant que le « singe de Pline » a fait œuvre originale en dégageant ses descriptions du modèle du périple et en les inscrivant dans un découpage de régions à part entière ; l'accès à l'information a été ainsi rendu plus aisé pour les lecteurs, qui ont assuré le succès du recueil depuis l'Antiquité jusqu'à la Renaissance. C'est à Germaine Aujac qu'a été confiée la tâche de clôturer la deuxième partie du présent ouvrage. Le chapitre 18, consacré à Ptolémée d'Alexandrie, insiste sur le renouvellement scientifique dont attestent ses œuvres astronomiques et géographiques. Héritier d'une tradition à laquelle il apporte sa contribution et qu'il ne craint pas de critiquer à l'aide de principes strictement établis, il repense la présentation de la terre, la méthode de projection de la terre et de ses régions à partir d'une sphère sur une surface plane et fixe avec minutie et précision les coordonnées d'un nombre important de villes et de lieux. Ainsi s'explique la survie remarquable dont bénéficie sa *Géographie* jusqu'à la fin du XVI^e siècle. La troisième partie regroupe trois rebondissements de la géographie antique. Le chapitre 19 traite de la Tabula Peutingeriana et de ses rapports avec la cartographie antique. Michael Rathmann y retrace l'histoire du document, définit le type de cartes circulant dans l'orbe gréco-romain avant de rattacher la carte de Peutinger aux cartes chorographiques explicitant des descriptions et rassemblant des renseignements utiles pour une élite qui tout à la fois voyageait et lisait la littérature géographique. Le chapitre 20, rédigé par Emilio Galvagno, s'intéresse aux listes de *thearadokoi* fournies exclusivement par des sources épigraphiques. Il s'agit de personnages importants dans une *polis*, qui étaient chargés d'offrir l'hospitalité aux délégués des cités organisatrices de festivals. Ces listes mentionnant non seulement les noms des *thearadokoi*, mais aussi les cités dont ils sont membres, on peut en retirer des informations sur la géographie régionale, en particulier sur les réseaux de routes secondaires et sur les variations dans les liens qui unissent les cités entre elles. Dans le chapitre 21, Jan R. Stenger analyse la représentation de la Terre Sainte chez Eusèbe de Césarée. Il démontre que le Père de l'Église inaugure une nouvelle approche de la géographie en lui conférant une dimension fondamentalement historique : Eusèbe fournit en effet un catalogue raisonné (*Onomasticon*) des lieux et des noms importants de la Palestine qui figurent dans la Bible et démontre de la sorte la réalité du message porté par le livre sacré. Le volume s'achève sur une bibliographie utile, qui rassemble les titres des ouvrages utilisés tout au long du volume et trois index : index des noms géographiques, index des références aux sources antiques et index des noms de personnes et de certains termes techniques. On admirera sans réserve la science et la connaissance approfondie du contexte de production des œuvres dont témoigne ce nouveau « compagnon Brill », qui constitue un apport

novateur à l'histoire de la géographie antique. On ne peut cependant s'empêcher de regretter que ces recherches de grande qualité aient été regroupées dans un recueil s'apparentant à des actes d'un colloque, sans conclusion ni synthèse récapitulative, plutôt que dans un livre organisé autour de lignes de force – par exemple autour de la géographie, science métisse entre les mathématiques, l'astronomie et les sciences humaines –, dont les chapitres préalablement coordonnés auraient permis d'éviter maints chevauchements et redondances. Mais peut-être était-ce trop demander à des savants qui nous ont déjà beaucoup donné.

Monique MUND-DOPCHIE

Michael ERLER, Therese FUHRER & Pascale DERRON (Ed.), *Cosmologies et cosmogonies dans la littérature antique. Huit exposés suivis de discussions et d'un épilogue*. Genève – Vandœuvres, Fondation Hardt, 2015. 1 vol. x-355 p., 7 fig. ill. (ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITE CLASSIQUE, LXI). Prix : 75 CHF. ISBN 978-2-600-00761-0.

Comme chaque année depuis 1952, la Fondation Hardt, établie à Vandœuvres, près de Genève, a organisé ses *Entretiens sur l'Antiquité classique*. Comme l'indique le titre, le thème des *Entretiens* de 2014 porte sur les cosmogonies et cosmologies dans la littérature antique, c'est-à-dire « sur les textes anciens traitant de l'origine du monde ou plus concrètement de la description de la Terre et de la transmission du savoir sur la genèse du cosmos » (p. 1), pour reprendre les termes de Therese Fuhrer et Michael Erler à l'origine du projet. C'est le critère chronologique qui a prévalu pour ordonner les huit exposés (suivi chacun d'une discussion, selon la loi du genre) qui, allant de l'épopée babylonienne *Enūma eliš* jusqu'au point de vue de la physique moderne des particules de Ruth Durrer (qui ajoute ainsi une neuvième conférence aux exposés concernant l'Antiquité), sont représentatifs d'une approche multidisciplinaire du sujet. C'est donc l'assyriologue Stefan Maul qui inaugure l'ouvrage en mettant en lumière l'intention politique contenue dans l'épopée babylonienne de la création qu'est l'*Enūma eliš*. En effet, si le contenu de cette épopée repose bien sur une représentation ancienne de la création du monde et de la succession des dieux, son objectif principal est de déployer cette théogonie jusqu'au dieu Marduk afin de légitimer le pouvoir du dieu impérial de Babylone. L'intention politique et la contextualisation y sont claires. La comparaison avec la *Théogonie* d'Hésiode, où le pouvoir de Zeus s'affirme définitivement, est pertinente, même si la dimension politique est moins évidente que dans l'épopée babylonienne. Il est également question des traditions mésopotamienne et hésiodique (mais aussi des présocratiques et de Platon) dans l'exposé de Konrad Schmidt consacré au récit de la création dans la *Genèse*, contribution dans laquelle l'auteur suit le récit cosmogonique dans son déploiement évolutionniste qui mène de la sphère divine au monde humain finalement stabilisé et pacifié. Jenny Strauss Clay aborde ensuite la question sous un angle littéraire, et plus précisément, rhétorique : quelle autorité revêt l'auteur de récits cosmologiques ? J. S. Clay a retenu quatre auteurs – poètes inspirés – dans la littérature grecque : Homère, qu'elle inclut dans la discussion même s'il ne présente pas une cosmogonie systématique, Hésiode, et, après eux, Parménide et Empédocle. Elle les réunit autour d'une thématique centrale, celle d'une connaissance qui apparaît comme doublement due : divine et humaine, et portant sur le divin et l'humain. Cette thématique se prolonge dans les